

Pour Calogero

Cette année est aussi un anniversaire pour Lorenzo Calogero, né il y a cent ans, suicidé en 1961, dans sa petite ville de Melicuccà, en Calabre. Le Groupe expérimental Villanuccia (du nom d'un hôpital psychiatrique qui avait accueilli le poète) essaie de diffuser sa poésie en espérant lui trouver enfin de nouveaux éditeurs ; une petite équipe de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, au sein du séminaire CIRCE, collabore également au site de Villanuccia : <http://www.lorenzocalogero.it/rivista-on-line/> (entièrement bilingue). Des traductions en d'autres langues y paraissent aussi parfois. Notre amie Amelia Rosselli, écrivaine présentée ici même (n° d'octobre 2008), montrait pour le poète méconnu une admiration et une affection peu communes et l'avait fait un peu connaître en France. Elle avait préparé d'ailleurs la publication du troisième volume de ses œuvres (*Avaro nel tuo pensiero*) pour la maison Lerici, livre qui malheureusement ne vit jamais le jour. Une édition critique de sa Préface – dont le volume *Una scrittura plurale, saggi e interventi critici*, procuré par F. Caputo chez Interlinea, en 2004, donne un état du texte – est en préparation. Elle y précise, entre autres notations, la place et les limites du lapsus, phénomène et stratégie qu'elle connaissait bien elle-même, et la nécessité d'une sélection parmi des textes déjà par l'auteur « écartés ou coupés à la suite des soins cliniques un peu étourdissants [*frastornanti*], qui bouleversaient son style ».

Les poèmes dont on propose ici une version française ont en revanche tous paru dans leur langue originale, en Italie, relus et mis au propre de la main de l'auteur avant sa mort tragique. La langue de destination essaie d'en restituer – par la voix du traducteur bien sûr – la cadence si particulière et la « familière étrangeté ».

Si je me tourne et regarde

Si je me tourne et regarde autour
de moi ce n'était volonté
de présage. Aussitôt me plie,
timide ligne, un baiser de toi.
Une nouveauté c'était, de rendre
à la pleine lune que je cache
silence fait branches, enchevêtrées
profond, et, de branche
en branche, les feuilles dans les mains,
une pâle joue
ou une paupière déjà éthérée
sur la pointe des doigts
qui timide se décolore.

J'apprends ainsi
devant une faible lumière penché
le faible déclin du silence
de la vie.

Si même je me tourne et reviens

Si même je me tourne et reviens
en arrière je ne sais à quel point elle était déjà
ou était demain ou est-ce un écheveau
de corps ; et même si la richesse
n'est pas la commotion du temps,
quelque chose déjà reste, je vois formés
les lieux nus des bois, les nombres
du temps, intenses les appels.
À partir d'ici ils parlent
d'une saison hors d'elle
ou de choses inertes et, de chose
en chose, est déjà vraie l'origine,
une image d'un vertige
d'une région inféconde
dans l'habituelle mort
qui la torture.

Je savais à quel point étaient assidus sur les prés
les appels ; à ces racines ils racontent
les silences, ondulantes les routes,
dans les mers, et, de toute manière,
en un point était une marge
d'une berge creusée dans les eaux,
un refuge si solitaire qu'il naquit
un jour dans le repos de son corps fragile.

Distillent des gouttes ferventes les nues
restées à l'écart ou arides
brillent sur des balustrades d'air,
où une vie tente une forme
qui en elle-même variée se verse.
Une fixe fumée neigeuse
parfois s'insinue, un léger
disque laissé derrière soi,
muet ménisque du creux des mains,
sous terre. Non plus la brume
grise ne bat assidue à la tempe
qui ne fait plus mal. Sur la terre,
entrant depuis une impalpable
masse, c'est l'habituelle main
qui la renverse.

De : *Come in dittici*

IX

Peut-être de turgides rameaux
et non de ceux-là la brune
haie était-elle amaigrie et en sèches bandes passaient
les enfants avant que leur poids
rendu léger n'éclaircisse le rayon de la lune ;

Mais oui, le creux hémistique, et puis les paroles
venaient comme des anges,
dans le val, en cohortes.

Et il ne passe plus d'eux une parole brune.

De : *Quaderni di Villa Nuccia*, in *Opere poetiche*,
Milan, Lerici, 1962.

Amplès riaient les bonnes vallées

Amplès riaient les bonnes vallées
sous la pleine lune qui était mort

Des astres diaphanes parvenaient
aux grottes compatissantes
pendant que sur l'herbe tendre
qui pour moi était demain
paissaient les chevaux
et pas plus je me rappelle ;
puis il y eut là une femme mince,
elle s'assit sur le bord des fleuves
et commença à me raconter.

La terre de formes chères
naviguait incertaine
dans l'aube qui devint.

De : *Opere poetiche* II (a cura di R. Lerici), Milan, Lerici,
1966

Traduit de l'italien par Jean-Charles Vegliante